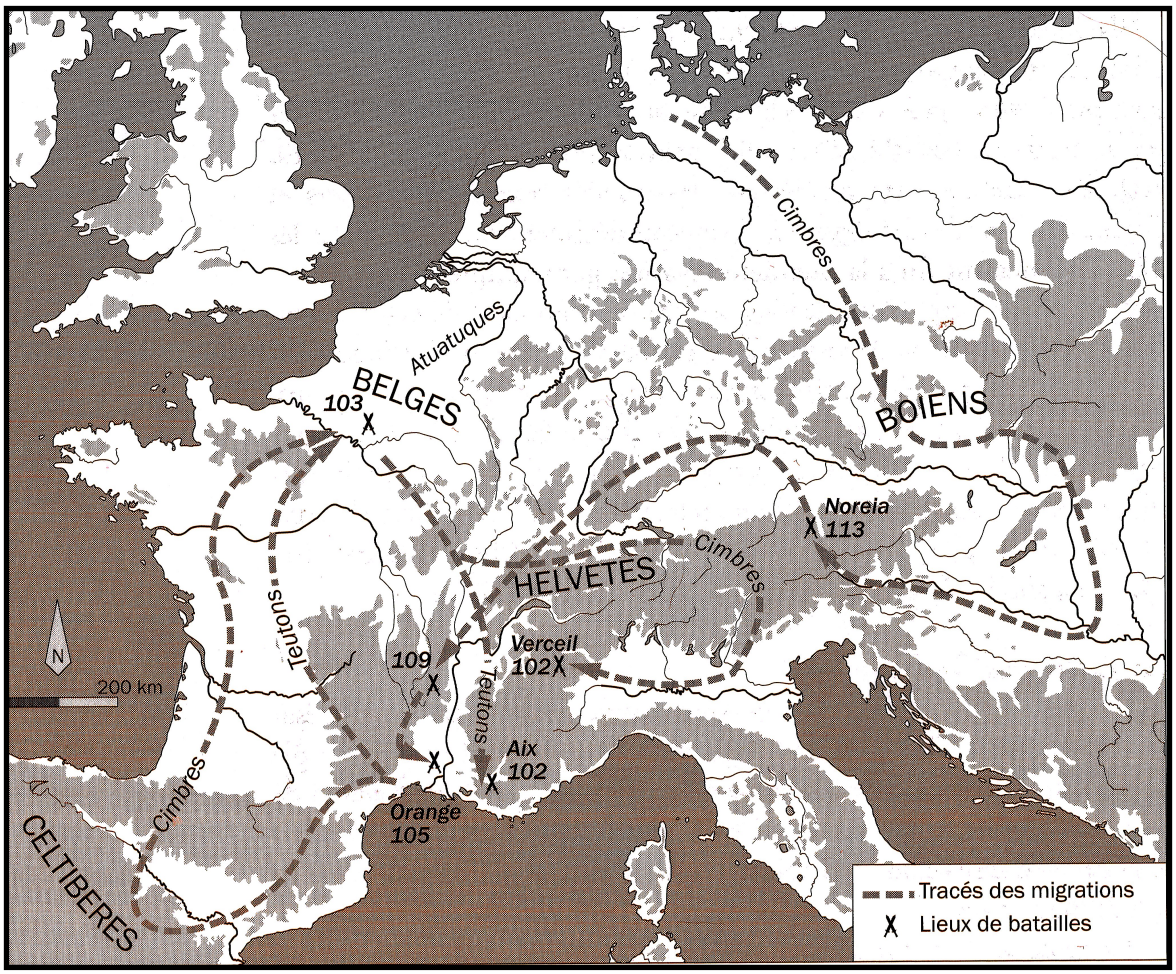
LES GAULOIS ET LA GUERRE

Sous l'influence des historiens latins, la place occupée par les conflits au sein de la société gauloise a souvent été captive d'une image de peuples prompts à se battre, qui plus est de façon désordonnée. Tel n'a pas toujours été le cas et l'évolution constatée à la fin de l'âge du fer montre un tout autre autre visage, que la recherche actuelle, notamment grâce à l'apport archéologique, révèle enfin à tous les publics. Il n'en reste pas moins que le « fait guerrier » tenait bien un rang aussi important que la politique ou le sentiment religieux : trois domaines au demeurant intimement liés dans le quotidien gaulois, public ou privé.

Une grande victoire belge



Mouvements des Cimbres et des Teutons
(Stéphan Fichtl « La ville celtique »)

Ce goût de la confrontation jusqu'à l'excès, parfois aussi jusqu'à la guerre, ou à « la barbarie » pour certains historiens romains, apparait en effet comme une constante dès les sources antiques lorsqu'il s'agit de décrire les moeurs des Celtes. Pour les Belges, César mentionne que les affrontements leur étaient familiers en raison même de la proximité des Germains «*… qui habitent sur l'autre rive du Rhin et avec lesquels ils sont continuellement en guerre* » *(B.G.I.1).* Cette image d'un peuple attiré par le tumulte de la violence et de la destruction, forgée par les invasions celtiques du monde méditerranéen, s'est ainsi figée dans les esprits de l'époque et a perduré jusqu'au XX° siècle avant que les avancées de ces dernières décennies ne viennent nuancer la question, même si les Gaulois au combat étaient loin de connaître des états d'âme... au même titre d'ailleurs que les Romains. Car dans l'antiquité de nombreux points communs existent d'une culture guerrière à une autre : la préparation au combat, l'état d'esprit, les objectifs, certains moyens matériels et l'absence fréquente d'indulgence. En ce qui concerne l'infanterie gauloise, celle-ci entre dans la postérité à l'occasion d'un certain nombre d'exploits parmi lesquels la célèbre prise de Rome en -390. Beaucoup plus tard, elle se distinguera par un fait d'armes peu renseigné : l'arrêt par les Belges d'une puissante armée de Cimbres et de Teutons aux portes de la Belgique (vers -103?), évènement à ce point marquant qu'il mérite pour le moins un focus. Ces peuples, après avoir infligé aux armées romaines la plus lourde défaite de leur histoire (plus de 80 000 morts) un 6 octobre -105 près d' *Arausio* (Orange), puis pénétré en Espagne du Nord et ravagé la Gaule, opèrent leur jonction selon l'historien Tite-Live (1) près de *Rotomagus* (Rouen), sur la frontière des Belges. La suite n'est pas évoquée par les textes, sinon au travers d'un bref commentaire de César « …*c'était le seul peuple (les Belges) qui du temps de nos pères, alors que les Cimbres et les Teutons ravageaient toute la Gaule, avaient su leur interdire l'accès de leur territoire ; il en était résulté que, rempli du souvenir de cet exploit, ils s'attribuaient beaucoup d'importance et avaient de grandes prétentions pour les choses de la guerre* » *(B.G.II.4).* Ces deux passages confirment qu'une grande bataille est intervenue près de la Seine et du territoire véliocasse à la veille du -1er siècle, à laquelle ont dû participer de nombreux peuples belges parmi lesquels inévitablement les Bellovaques, en considération de l'endroit, dont la réputation militaire soulignée par César n'était certainement pas étrangère au rôle qu'ils ont dû jouer au sud de leurs terres, mais aussi les Suessions, qualifiés de peuples historiquement « *puissants* » par l'auteur. La reddition rapide de ceux-ci en -57 face aux Romains a fait d'ailleurs dire aux Nerviens qu'ils avaient « *fait litière de la vertu de leurs ancêtres* »*(B.G.II.15),* sans doute également en référence à l'évènement survenu un demi-siècle auparavant. A noter que dans les six années qui suivront, et en dépit parfois de réactions notables, dont la victoire d'*Atuatuca* pour les Belges ou le repli romain de Gergovie provoqué par Vercingétorix, la poursuite de la guerre ne s'inscrira pas dans la ligne de l'ancien succès. Ce dernier sera en effet le dernier grand fait d'armes de la Gaule : la suite sera marquée par une série de revers et de désillusions, ni les Belges, ni les autres Gaulois ne parvenant à prendre durablement le dessus sur leur nouvel adversaire.

Du repli défensif à la politique de la terre brûlée

Comme l'usage celte l'exigeait, les Belges ont sans doute eux aussi préparé la guerre par une assemblée armée se réunissant près des lieux sacrés et sur un *oppidum* depuis qu'il en existait (2), sous l'égide respective de l'élite guerrière et très probablement celle des druides.(3) La tenue de ces assemblées, qui remonte au moins au -V° siècle, était un évènement grave et solennel qui engageait les peuples participants dans une rigueur telle que la règle prévoyait chez les Trévires que le dernier arrivé sur le site de réunion soit, selon César, « *…livré, en présence de la multitude, aux plus cruels supplices* »*(B.G.V.56).*
On imagine ce vaste rassemblement de milliers d'hommes en armes répondant à l'obligation de service, provenant des différentes *civitates* et *pagi*, et impatients pour la plupart d'en découdre. En présence de leurs femmes et sous les auspices de druides invoquant les divinités, ils écoutent les discours des chefs, la proclamation de celui qui conduira la guerre (4), nommé par un conseil armé pour une durée déterminée, le dénombrement des contingents militaires, ainsi que les promesses d'échanges d'otages. Comme lors de l'assemblée de -52 chez les Carnutes, ces guerriers, une fois les décisions prises, scellent un destin commun en prêtant serment sur leurs enseignes, extraites des sanctuaires, produites dans le cortège militaire, puis réunies en faisceau.(5)
Au delà de la tradition religieuse, l'aspect financier jouait un rôle tout aussi important car la guerre nécessitait de nouer des alliances militaires, d'engager des dépenses de matériels, de bétail,...et la constitution d'une trésorerie considérable devait répondre à tout ces besoins. La découverte fortuite dans le Nord, en 1852, d'un « trésor de guerre » morin (6), comprenant plusieurs milliers de pièces de monnaie gauloises en or ainsi que des lingots, semble entrer dans ce schéma et coïncider avec l'épisode de la résistance belge de -55.
En 57, la décision de combattre les Romains, confirmée en assemblée, réunit la plupart des peuples de Belgique pour un affrontement projeté ensuite chez les Rèmes, où l'envahisseur, parti du Jura, se prépare à la rencontre. Mais en dehors de quelques combats secondaires, la bataille espérée n'aura pas lieu et le retrait des troupes belges signera finalement l'échec complet du plan initial. Les replis défensifs imaginés sur chaque territoire après le revers de la coalition ne produiront pas plus de résultats et le sort des Suessions, des Bellovaques, ou des Atuatuques, sera rapidement réglé : au mieux il se traduira par des redditions sans gloire pour les deux premiers, et pour les derniers par la déportation générale d'une population prise au piège de son *oppidum*.
Pour la Gaule, l'impact psychologique de défaites subies par des peuples réputés pour leur valeur guerrière n'aura pas manqué d'être considérable. Il générera forcément des doutes sur l'efficacité des places fortes et, à la lumière de la retraite de l'Aisne, sur l'inanité des grands engagements en ligne face aux Romains : ceux-ci disparaitront d'ailleurs définitivement du conflit.

Il arrivera cependant que parmi les modes opératoires habituels, le repli défensif ou la pratique du refuge en *oppidum* soient encore utilisés car ils autorisent des sorties victorieuses ou l'arrivée de secours extérieurs. Mais en présence d'une armée rompue à la pratique du siège, les chances de succès s'avèreront minces : *Alésia* en sera l'illustration, Gergovie demeurera l'exception.

D'autres tactiques alternatives seront aussi exploitées, comme l'embuscade, surtout à partir de -54, la guérilla ou le harcèlement, exceptionnellement le siège, autant de recours subsidiaires aux fortunes diverses.

Le premier exemple est d'ailleurs donné dès -57 par les Nerviens associés à leurs voisins atrébates et viromandues. Cette fois, l'effet de surprise associé à des imprudences romaines, provoque une véritable déstabilisation du dispositif de défense et une dispersion spectaculaire des légions. Mais les Belges, emportés par un excès de confiance, se laissent enfermer dans un étau fatal. Ce n'est qu'en -54, au nord des Ardennes, qu'un chef inspiré, Ambiorix, réussira à priori l'impossible : quinze cohortes, soit plus de 6 000 hommes, seront anéanties au fond d'un vallon à la suite d'une embuscade particulièrement bien menée.

Pour ce qui touche une autre pratique, celle du siège, elle est aussi employée par les Gaulois, comme lors de l'assaut mené en -57 contre une ville des Rèmes, *Bibrax* : « *Ils commencent par se répandre en foule autour des murs et à jeter des pierres de toutes parts puis, quand le rempart est dégarni de ses défenseurs, ils forment la tortue, mettent le feu aux portes et sapent la muraille* » *(B.G.II.6).*

Cet usage du dispositif en « tortue », outre le cas de *Bibrax*, est également attesté en -54 en Nervie, *(B.G.V.43)* et en -52 à *Alésia (B.G.VII.85)* ; l'autre méthode de combat, associant jets et mises à feu, sera quant à elle faiblement exploitée contre l'occupant italien. En Belgique, elle sera pratiquée en -54 par ce même Ambiorix et ses alliés devant le camp de Cicéron *(B.G.V.43)*, avec l'appui cette fois de machines de siège, calquées sur l'ennemi mais encore mal utilisées, ainsi que contre l'assiégeant romain, en -52, à *Avaricum*, avec cette fois des sapes opérées sur la terrasse de siège *(B.G.VII.22).* Des travaux de mine contre des tours d'assaut que nous retrouvons également à l'occasion du siège du chef-lieu des Sotiates, en -56 *(B.G.III.21).*

En dehors des sièges, les années -52 et -51 verront aussi l'apparition de dispositifs militaires plus mobiles et ciblés sous la forme de guérillas et de harcèlements de convois, notamment menés par le chef atrébate Commios.

Dans cet esprit, Vercingétorix sera porteur de cette nouvelle doctrine, celle du recours à une politique systématique de la « terre brûlée » consistant à priver l'adversaire de ses sources de ravitaillement en incendiant récoltes et dépôts de vivres. Une stratégie qui aurait pu réussir si trois erreurs d'appréciation successives n'avaient été commises : la non destruction d'*Avaricum* (Bourges), qui a permis à César de s'approvisionner, une attaque de trop sur des troupes césariennes sans doute en repli provisoire vers la *provincia* et le choix malheureux d'*Alésia* en l'absence d'appuis extérieurs rapides et coordonnés.

Talents et faiblesses

Parmi les stéréotypes liés aux armées gauloises figure encore souvent l'idée d'une intempérance rédhibitoire sans prise en compte de la réalité d'un monde celte régi par des usages séculaires particulièrement stricts où l'indiscipline par exemple n'a aucune place. Ainsi, en -52, pour maintenir la cohésion de ses troupes, Vercingétorix n'hésite t-il pas à sanctionner durement les nouvelles recrues : « *Pour une faute grave, c'est la mort par le feu et par toutes sortes de supplices ; pour une faute légère, il fait couper les oreilles au coupable ou lui crever un oeil...* »*(B.G.VII.4).* Cette rigueur concerne aussi l'approche des opérations, où un rituel précis conduit les colonnes gauloises, suivies par un grand nombre de chariots (7), à gagner le site de bataille en formation organisée. A l'heure de l'engagement la mise en place du déploiement s'effectue sous l'autorité d'une élite de nobles prête ensuite à gagner les premières lignes, avec leurs signes distinctifs et, pour certains, parés de

Tête de Carnyx gaulois

leur torque en or (8) et autres bijoux. Derrière eux se rangent leurs hommes d'armes, servants, la masse de petits paysans ou artisans, puis un certain nombre d'individus recrutés pour l'occasion, combattants ou chargés de l'aide logistique, considérés avec une certaine condescendance par César comme des , *« bannis et condamnés »* pour les Trévires en -54 *(B.G.V.55)* ou *« miséreux et vagabonds »* pour l'armée de Vercingétorix en -52 *(B.G.VII.4).* En matière d'encadrement, l'existence de grades nous est inconnue mais il est difficilement imaginable qu'une hiérarchie n'ait pas été établie. Lors de ces préalables, comme dans beaucoup de conflits, le courage des combattants est raffermi collectivement. Des chants de guerre animés par des bardes précèdent la bataille avant que ne résonnent le bruit des cliquetis des armes, puis le son des Carnyx, trompettes de bronze donnant le signal de la

charge (9) dans la clameur générale des guerriers. Des charges qui peuvent faire l'objet d'un dispositif souple, avec des espacements permettant la course et facilitant à la fois le maniement des armes et le repli, comme la charge atrébate sur le *Sabis (B.G.II.19)*, ou prendre la forme de phalanges serrées, sur un rythme d'approche plus lent, afin d'enfoncer lourdement le bloc ennemi, technique adoptée par les Nerviens lors de cette même bataille, mais qui s'avère presque toujours désastreuse et coûteuse en vies lorsque celle-ci est appliquée en situation de progression ascendante, comme dans le cas présent *(B.G.II.23).*(10) En cas de défaite, seule la mort est considérée comme glorieuse (11), le statut de prisonnier entraînant de fait, humiliations, supplices, esclavage, appropriation des biens et, tout au mieux, l'octroi de la qualité d'otage, autant de règles conformes à l'usage antique quant au sort du vaincu. Dans certains cas, elles s'appliquent même sur le champ, comme en -54, lorsque les messagers de Cicéron, sortant du camp assiégé, sont capturés par les Belges les uns après les autres et torturés sans hésitation sous le regard des soldats romains postés sur les remparts *(B.G.V.45)*. A contrario, lors d'une victoire, les combattants d'exception sont tout particulièrement honorés et distingués, comme le traduisent certains mots gaulois faisant référence au « champion », au « lutteur », au « géant » ou au « héros » … A côté de cette infanterie, la cavalerie gauloise, reconnue pour ses qualités par les Romains eux-mêmes, a joué aussi un rôle non négligeable lors des batailles. Ainsi, jusqu'au second siècle, des combats de chars tirés par de petits chevaux (12) opposaient-ils déjà régulièrement les nobles suivant une pratique datant peut-être des -VI° ou -V° siècles : disparue des combats en Gaule au -1er siècle, peut-être même dès le -2ème siècle, César en retrouve néanmoins le prolongement en Bretagne en -55 *(B.G.IV.24)*. Une cavalerie, sauf chez certains peuples tels que les Nerviens *(B.G.II. 17)*, qui prend désormais une place grandissante. Selon César, les Trévires disposent selon lui de la cavalerie « la plus forte de toute la Gaule » *(B.G.V.3)* et en -52 Vercingétorix lève même un impressionnant contingent de 15 000 cavaliers avant le siège d'Alésia… *(B.G.VII.64)*. Ces unités figurent d'ailleurs depuis un certain temps dans des armées extérieures comme celle d'Hannibal, où elle se distinguent contre les Romains en -216 durant la célèbre bataille de Cannes (Sud-Est de l'Italie). Sur le *Sabis*, rivière dont il sera souvent question ici, elles renversent aussi sans difficulté la cavalerie romaine, mais se trouveront en revanche plusieurs fois en nette infériorité face à leurs homologues germaines, habilement recrutées par César et dont il fait une garde rapprochée. Ce sont en effet 600 de ces cavaliers qui en -52, le suivent «depuis le début de la guerre » *(B.G.VII.13)*, engagés en tant qu'auxiliaires au même titre que les archers gaulois recrutés la même année, et selon lui «…*très nombreux en Gaule* » démontrant ainsi que l'armée romaine était également une entité cosmopolite composée d'éléments très divers *(B.G.VII.31)*.

Quant aux armées gauloises, celles-ci paieront au prix fort un certain nombre de faiblesses conjuguées. Mobilisées pour la circonstance, elles étaient composées de combattants en partie inexpérimentés, sans entraînement dans la durée, ni pratique régulière de l'exercice, individuel et collectif, contrairement aux forces romaines. Si les nobles étaient en revanche initiés au combat, leur positionnement aux premiers rangs les rendait très

vulnérables et fragilisait ainsi le potentiel d'encadrement des unités. En outre, le nombre important des combattants, parfois 50 000 et plus, donnait des corps peu manoeuvrables, et ce d'autant que le principe d'utilisation de réserves, singulièrement utile dans les situations délicates, ou à l'inverse d'opportunité, n'entrait pas vraiment dans leurs pratiques. Pourtant, malgré ces failles, il serait erroné de penser que ces armées étaient dépourvues de sens tactique ou stratégique. En Belgique, lors de l'embuscade sur le *Sabis*, les Nerviens ont fait preuve non seulement de bravoure; mais aussi de qualités tactiques, obscurcies par le texte, et donc insuffisamment relevées.(13) En -54, les visées successives des Belges contre des camps d'hiver romains isolés, assorties de discours séducteurs à l'égard des officiers ennemis, répondent à des plans réfléchis et aussi bien préparés que la politique de la « terre brûlée » menée plus tard par Vercingétorix. Lorsque César délivre son lieutenant Cicéron, il a aussi la surprise de relever l'adresse particulière des Belges à reproduire les procédés romains au contact des légionnaires : « *Les tours, les tortues, les retranchements construits par l'ennemi provoquent son étonnement* » *(B.G.V.52)*. **Cette réaction du proconsul illustre bien que si la réussite au combat doit beaucoup aux hommes, elle le doit encore plus aux hommes aguerris et aux techniques confirmées. La Gaule, comme l'ensemble du monde celte, était loin d'être dénuée de talent militaire. Peut être trop respectueuse de ses traditions anciennes, il lui aura simplement manqué une ouverture plus précoce sur les quelques pratiques ou innovations qui ont contribué au succès d'autres armées. Le conflit avec Rome aura amorcé cette approche, hélas trop tard.**

Torque en or découvert en Nervie
à Franes-Lez-Buissenal - B

(catalogue « Les Celtes en France du Nord et en Belgique »)

NOTES

(1) Tite-Live - Periochae, LXVII.
(2) En Belgique, ces *oppida* remontent souvent aux dernières décennies de l'indépendance pour ceux qui sont les mieux datés. Par ailleurs, la présence générale des *oppida* couvre majoritairement la partie sud de cette région, du territoire trévire à celui des Calètes : voir la partie « *Oppida : villes ou refuges ?* ».
(3) Chez les Bellovaques, le site de Gournay-sur-Aronde (60) a révélé la présence d'un sanctuaire du -III° siècle et d'un enclos sacré de 10 ha, au sein d'un *oppidum* de près de 100 ha : cet enclos pouvait accueillir 10 à 12 000 guerriers. A supposer que la taille de l'*oppidum* avait déjà été atteinte à cette époque, c'est tout le contingent militaire bellovaque repris par César, 100 000 hommes *(BG.II.4)*, qui aurait pu être contenu dans l'enceinte. Il en va de même de l'*oppidum* trévire du Titelberg (Luxembourg), où sur 43 ha, 10 ha correspondent à une « zone publique » à l'intérieur de laquelle les fouilles ont mis au jour des traces de plusieurs couloirs, perpendiculaires à l'axe central, d'une soixantaine de mètres de long sur cinq mètres de large, datables de la fin du -II°siècle ou du tout début du -Ier, et dont la stratigraphie montre que les palissades ont été plusieurs fois montées et démontées. Ce dispositif est similaire aux structures présentes en Italie sous le nom de *suepta*, qui sont des installations de vote - Places publiques et lieux de rassemblement à la fin de l'âge du fer dans le monde celtique - Stéphan Fichtl - Ausonius - 2012 - p.43.
(4) En -52, la conduite de la guerre est ainsi attribuée à Vercingétorix après soumission au suffrage populaire de l'Assemblée générale de toute la Gaule tenue à *Bibracte*.
(5) Cette même année, la défaite d'*Alésia* aboutira à la saisie par les Romains de 74 enseignes gauloises *(B.G.VII.88)*. Notons qu'à Soulac (33), évènement exceptionnel, a été découvert une enseigne gauloise portant un sanglier.
(6) Le trésor, mis au jour près de Cassel « au fond d'une fosse à fumier » et rapidement dispersé, comprenait en dehors des lingots, près de 35 000 pièces selon certaines sources. L'expertise à l'époque d'une partie de celui-ci signale des statères morins, nerviens et ambiens. Deux hypothèses ont été émises, soit la dissimulation d'une production d'atelier monétaire, soit un dépôt lié à la logistique d'une armée en résistance contre l'occupant et associant Morins et Nerviens à l'occasion peut-être des évènements de -55 - Philippe Leclerc - Le trésor gaulois de Lédringhem - Essai d'interprétation - Revue du Nord - N°239 - 1978 - p.756.
(7) En -279, l'armée gauloise de Brennus, soit 160 000 hommes, dont 10 000 cavaliers, disposait de 2 000 chariots, soit un chariot pour 800 guerriers. Diodore de Sicile (-90? -20) - Historien grec - Bibliothèque Historique, XXII. Si ce rapport, malgré l'écart de temps, devait être appliqué à la coalition belge sur l'Aisne en -57 (300 000 h), l'armée belge pourrait avoir pu comporter environ 4 000 chariots, concentrés dans l'espace de 8 miles romains (12 km) avancé par César pour l'établissement de son campement.
(8) Torques : colliers en or, en bronze, voire en argent ou en fer, issus de l'art scythe et présents dans le monde celte dès le -VI° siècle.
(9) *Carnyx* : des exemplaires ont été retrouvés, portant sur un pavillon stylisé des motifs animaliers, sangliers ou têtes de serpents, dans le sanctuaire de Tintignac à Naves (19).
(10) Dans une position très défavorable, le rapport de force de 7 contre 1 au profit des Nerviens, a continué à jouer pour eux. L'arrivée des secours portant l'effectif romain à 24 000 hommes et conduisant les Nerviens à ne plus lutter qu'à 2 contre 1 a inversé la situation en redonnant l'avantage naturel à l'armée occupant la hauteur.
(11) En Grèce ancienne, les batailles entraînaient la mort de 5 à 10 % des effectifs du vainqueur et de 10 à 20 % de ceux du vaincu et jusqu'à plus de 40% dans les circonstances exceptionnelles. En Occident, pour la période comprise entre les XI° et XV° siècles, les chiffres sont similaires à ceux de l'Antiquité : 5 à 50 % de pertes - Alain Deyber - Les Gaulois en guerre - Errance - 2009 - p.167.
(12) Les chevaux gaulois ou germains n'étaient pas de grande taille (1m10/1m40 au garrot) ; en -52, César décide de remplacer les chevaux de ses mercenaires germains par les chevaux de ses officiers, de taille supérieure (probablement autour de 1m50 au garrot).
(13) Voir la partie « *L'énigme du Sabis* ».